



## CULTURE



PRESSE/MUSEO THYSSEN-BORNEMISZA, MADRID

# La symphonie chromatique de Nicolas de Staël

Jusqu'au 23 septembre, l'Hôtel de Caumont expose à Aix-en-Provence un choix lumineux de tableaux et de dessins parmi les centaines réalisées durant l'année provençale du peintre.

**J**uillet 1953, Nicolas de Staël, sur les conseils de René Char qui habite L'Isle-sur-la-Sorgue, laisse derrière lui les lumières artificielles de Paris et installe

son atelier en Provence, d'abord dans une magnanerie de Lagnes, à côté d'Avignon, puis dans une forte bâtisse, le Castelet, qu'il achète à Ménerbes sur un éperon du Luberon. Conquête

d'un nouvel espace et de nouvelles couleurs, espoir d'une nouvelle liberté peut-être, menée, comme tout ce qu'il fait, tambour battant avec armes et bagages. Il passe son permis comme on le passait en ce temps-là, grimpe dans une camionnette et fonce avec femme et enfants vers l'Italie et la Sicile, des carnets plein la besace; Jeanne, la muse interdite, les accompagne. Le géant aux ailes d'albatros, qui ne l'empêchent pas de marcher au-delà du raisonnable, en revient bouleversé au point de peindre en quelques mois l'essentiel de l'exposition qui signera à New York la reconnaissance internationale.

Juin 1954, un an et 254 tableaux plus tard, il abandonne Ménerbes pour Paris puis Antibes, qui n'est plus vraiment en Provence mais déjà sur l'infini de la Méditerranée. Le fils d'aristocrates russes, exilé et orphelin, est devenu ce qu'il pressentait



dans le tourbillon de ses passions: un grand peintre à succès, un amant déchiré, un homme en déséquilibre au bord du parapet. Il a 40 ans et il lui reste moins d'un an à vivre.

C'est de cette année, dans la plaine rugueuse du Vaucluse et sur les pentes à la grecque d'Agrigente, que témoigne l'exposition "Nicolas de Staël en Provence": 71 tableaux et 26 dessins parmi la frénésie incendiaire de la période. Essentiellement des paysages, tous ou presque travaillés dans la solitude des ateliers, répartis sur deux étages. En bas, la matière de Staël à son paroxysme, une peinture de strates et de lauzes de lumière, d'harmonies maçonnées au couteau, d'une solidité, semble-t-il, à toute épreuve, même celle de l'échec, car de Staël jette autant qu'il achève, même celle de l'appel du vide, car le désir chez lui est une force vitale et peu importent les cendres qu'il laisse autour de lui. En haut, la fluidité, la vitesse et l'aveuglement coloré, peu d'épaisseur, une marqueterie à la brosse avec la couleur comme un moteur poussé dans les tours à la limite de la casse; après la puissance des structures antérieures, le peintre semble s'y dissoudre.

Trop d'expositions rétrospectives noient le visiteur dans l'enfer des bonnes intentions, dont l'exhaustivité n'est pas la moindre. En limitant son propos à cette année provençale, peut-être la plus éblouissante de son œuvre, celle-ci nous révèle un peintre concentré sur l'essentiel: la dévotion et l'illumination, la souffrance

## VERBATIM

**"ON NE PEINT JAMAIS  
CE QU'ON VOIT  
OU CROIT VOIR, ON PEINT  
À MILLE VIBRATIONS  
LE COUP REÇU."**

Nicolas de Staël.

## LE PEINTRE ET LA MUSIQUE

**Dès la première salle, le visiteur à l'oreille sensible entend combien la peinture de Nicolas de Staël est une musique prise dans la matière, comme un éclat et ses résonances. Un arbre bleu outremer saturé et derrière, dans des octaves qui montent du bleu au blanc, la perspective des murs empierrés et les nuages balayés par le vent. Rarement peintre fut autant que lui mélomane de son temps. Il s'était déjà emparé du jazz avec *les Musiciens, souvenir de Sidney Bechet*. En mars 1955, quelques jours avant sa mort, il assiste à Paris à deux concerts du Domaine musical fondé l'année précédente par Pierre Boulez. Au programme:**

de peindre, qui pour lui et pour les siens est aussi souffrance de vivre, et l'hédonisme de la couleur. Un paradoxe qui chez les rhétoriciens appellerait l'oxymore et chez les psychiatres balancerait entre le maniaque et le dépressif.

Parmi la multitude de paysages rassemblés, dont des esquisses au feutre noir d'une sûreté de main confondante, le bonheur du visiteur tient dans quelques chefs-d'œuvre, sinon inconnus du moins passés inaperçus ailleurs parce qu'écrasés sous le format des grandes symphonies explosives. Petits paysages gigantesques qui tiennent dans l'espace de deux mains ouvertes, morceaux de sonates en camaïeu et quatuors à cordes chromatiques, tessons d'opale, de malachite, de cornaline et d'ambre. Il faut avoir une idée de cette Provence-là, au-delà de l'insouciance des vacances, pour entendre ce qu'elle a pu murmurer, chanter ou hurler à l'oreille du peintre. Ici l'austérité à pierre fendre des bâtisses l'hiver, là le crépuscule sur une innocence perdue dans la fournaise où le vermillon du

**Anton Webern et Arnold Schoenberg. Il en fera *le Concert*, plus de 20 mètres carrés de musique rouge écarlate, piano et partitions démultipliées sur 12 tons et une contrebasse en suspension. Sa dernière œuvre avant de se jeter le 16 mars de la terrasse de son atelier d'Antibes. Comme un point final posé au bas d'une œuvre en péril et d'une vie inextricable, où achever ses toiles devenait difficile, et insupportable de rompre avec la muse interdite de l'année en Provence. « *Love will tear us apart* », chantera une génération plus tard Ian Curtis, de Joy Division, qui lui non plus ne saura pas choisir ni accepter.**

mur est un cri; des bouquets de fleurs accaparés par la pierre, des soleils couchants traités comme des fruits charnus ou comme des vides raclés sur la toile, des ciels abricot, amande, lavande, prune ou cédrat; des échafaudages anguleux dressés sur des perspectives verticales, décapés juste ce qu'il faut pour n'être plus que couleur aveuglante.

Nicolas de Staël n'est peut-être pas un défricheur de territoire, comme Picasso ou Kandinsky, mais bien plutôt l'aboutissement de son époque, comme le furent dans leur domaine Bach et Mozart: il ne révolutionne rien, il puise en visionnaire dans la nature et dans le patrimoine, de Cézanne, de Matisse, pour construire un paysage essentiel, contemporain des monuments de Joan Mitchell ou Mark Rothko. ●

Lionel Lestang

**Nicolas de Staël en Provence,**  
*Hôtel de Caumont, Aix-en-Provence,*  
*jusqu'au 23 septembre. Catalogue*  
*sous la direction de Marie du Bouchet*  
*et Gustave de Staël, Culturespaces-*  
*Hazan, 216 pages, 29 €.*